

Les Chroniqueurs « ouvriers »

— o —

Avec beaucoup d'autres confrères, nous avons déjà protesté contre l'esprit dangereux des « chroniques ouvrières » des grands journaux de Montréal. Il faut être animé d'intentions perverses ou d'une inconscience étonnante pour oser exposer des doctrines subversives ou dénaturer les faits, comme on en a trop souvent des exemples dans les colonnes « ouvrières » de ces journaux. C'est ainsi qu'on nous gâte, peu à peu, notre bonne population de travailleurs, qui n'est pas en état par elle-même de discerner le vrai du faux dans ces regrettables écrits. Un jour viendra où ces semences périlleuses produiront leurs fruits de mort dans notre société canadienne. Alors, ces grands journaux enverront interviewer les autorités religieuses et les principaux citoyens, sur les remèdes qui pourraient enrayer le mal — quand il se sera déjà produit. C'est maintenant qu'ils devraient comprendre qu'ils sont eux-mêmes pour une grande part la cause du mal.

Un exemple récent fera voir comment on renseigne les travailleurs sur des faits qu'ils sont tout-à-fait incapables de contrôler.

Voici la première partie de la colonne ouvrière de la *Presse* du 3 mai courant :

Tous nos lecteurs ont encore présente à la mémoire, sans doute, la rencontre qui eut lieu le 18 avril dernier entre les troupes et les employés grévistes des faïenceries de Limoges, France, et au cours de laquelle plusieurs personnes furent grièvement blessées. On sait que la municipalité de Limoges blâma fortement la troupe pour avoir agi de la sorte et que l'affaire fit aussi le sujet d'une vive interpellation à la Chambre des députés, de la part de M. Jaurès, qui accusa le gouvernement d'avoir causé une émeute en se servant de la troupe, ajoutant qu'il aurait été bien préférable de suggérer au propriétaire des usines, M. Haviland, d'entrer en négociations avec ses employés.

La vignette que nous reproduisons ici, représente la 10^e compagnie du 78^e régiment, montant à l'assaut du Jardin d'Orsay, où se trouvaient réunis les grévistes le jour de l'émeute, sous une grêle de pierres et de projectiles de toutes sortes. C'est dans cette circonstance aussi que les soldats tirèrent sur ces ouvriers sans défense et qui ne réclamaient que le salaire suffisant pour nourrir et vêtir leurs familles.

Il faut admirer d'abord cette suite dans les idées qui caractérise le dernier alinéa : Les soldats tirant « sur ces ouvriers